



Recueil des textes
de l'atelier d'écriture
du 17 février 2016



Elle ferma sa valise...



Le mot de Danièle

Nous avons joué mais pas que.... Créé des textes dont voici les propositions-prétextes :

- 1 Écrire une histoire avec huit mots imposés, les utiliser dans l'ordre de son choix. Choisir son angle d'attaque, son genre d'écriture : drame, polar, érotisme ou dialogue... à partir d'un mot qui peut-être retiendra d'emblée votre attention.*

Strapontin - méduse - vertugadin (élément de costume féminin, armature ou bourrelet placé sur les hanches et sous la robe pour lui donner de l'ampleur) - pataugas - tanguer - courgette - tartarinade (façon de se vanter, en référence à Tartarin de Tarascon) - sac à dos.

- 2 Dans cette proposition nous supposons que les objets parlent d'eux, de leur existence, de ce qui leur arrive par exemple là présentement, ils racontent un moment de leur vie.*

On peut s'inspirer de la tradition des saturnales où l'on tirait les rois et celui qui avait la fève pouvait être le roi d'un jour et donc ici vous pouvez vous glisser dans la peau d'une fève et raconter l'ordinaire de sa vie avec son heure de gloire : « une vie de fève ». Mais vous pouvez aussi faire parler une roue de secours ou un objet dans votre sac à dos... ou bien une canne bâton de marche.

- 3 Voici une phrase de Milan Kundera, tiré de « l'immortalité »*

« Elle ferma la valise, sortit dans le couloir, descendit en courant devant l'hôtel, jeta la valise sur le siège arrière et s'assit au volant. »

Il s'agit là de se glisser entre les mots, de gonfler le texte, sans toucher au premier mot ni au dernier. Il s'agit d'entrecouper le texte, de rajouter des infos, de faire progresser l'action. Choisissez votre genre : drame, polar, aventure...

A vos plumes ou votre ordi...

Danièle Tournié



Huit mots imposés

Strapontin, méduse, vertugadin, pataugas, tanguer, courgette, tartarinade, sac à dos.

Les nouvelles aventures de James

Assis sur le **strapontin** dans cet immense cab anglais, James regardait **médusé** son ravisseur et se demandait comment il allait s'en sortir.

Comment se pouvait-il qu'il en soit arrivé là, lui, l'as des 007 ?

Et qui était cet homme dont les **dreadlocks** étaient si longues qu'elles s'étaient sur les **pataugas** ?



Il **tangua** légèrement sur son siège pour essayer de défaire les liens qui lui cisailaient les poignets. Il s'était pourtant bien préparé à jouer son rôle de femme de petite vertu arpentant les bas-fonds de Soho : robe longue juste discrètement relevée devant pour laisser entrevoir sa cheville, **vertugadin** soulignant sa taille fine et ses hanches accueillantes, décolleté suggestif grâce aux demi-**courgettes** placées dans sa brassière.

Sans **tartarinade**, James était un expert du déguisement et l'espionnage il connaissait !

Mais peut-être était-ce le manchon en lapin qu'il avait transformé en sac à dos pour plus de commodité ?

Soudain le chauffeur se retourna et James reconnut le sourire métallique : Requin et ses dents d'acier ! Il en perdit son sang-froid :

« Fucking bloody hell ! Je me suis encore trompé de film ! »



Martine



LE BAL

Sa silhouette en *courgette* était faite pour le *vertugadin* et les volants de dentelle. Le harnachement de l'arrière train était lourd, en marchant il se balançait et la faisait *tanguer*. Alors elle chaussa ses *pataugas*, ses vieilles godasses qui jamais ne l'avaient trahie sur les chemins et à peine visibles sous la robe longue. Elle partit au bal. Des hommes, des femmes se pressaient sur la piste de danse, se tassaient près des buffets, bavardaient dans les canapés, écoutaient l'orchestre. Elle regarda les danseurs un moment puis fatiguée de porter son popotin en crin elle se posa sur un *strapontin* dans un recoin. Là, dans l'ombre c'était sûr personne ne viendrait l'inviter à danser, mais elle espérait qu'un cavalier égaré la remarque. Elle attendit longtemps avant de voir arriver un Tarzan maigrelet qui lui offrit une poignée de cacahouètes sortit de son *sac à dos* en tigre en lui débitant des *tartarinades* incompréhensibles. Comme elle ne riait pas, Tarzan se dirigea vers une grosse marguerite à la figure hilare et jaune. Esulée dans son coin, les murmures alentour, les bruissements de robes, la musique de plus en plus forte la réveilla, la stimula. Elle s'avança d'un pas assuré, arriva sur la piste de danse et aider par le contre poids de ses fausses fesses, son buste et ses bras ondulèrent harmonieusement au rythme d'une bossa nova. Quand suivirent les premiers accords du bandonéon annonçant un tango, une *méduse* moustachue l'invita, mais elle refusa. Pour danser un tango lui dit-elle, pour exécuter les figures, cambrer les reins, faire des pas chassés en avant, en arrière, se tourner rapidement sur la pointe d'un pied, envoyer une jambe tendue le long des jambes de son partenaire, garder un port de tête hautain, il lui fallait son corps, son vrai corps, son corps de courgette, souple, malléable, léger, et chausser des souliers fins pour glisser entre les notes et épouser la mesure. La méduse comprit son problème, l'enlaça de ses six bras autour de ses épaules et la raccompagna chez elle.



Véronique Clément



LE RADEAU DE LA MEDUSE

Ah ! Ce théâtre de boulevard que j'aime tant !

J'adore arriver en avance et regarder les spectateurs qui s'installent un à un tout en continuant leur conversation légère.

Ce soir, c'est complet. Près de moi, le **strapontin** est occupé par un bien curieux personnage, à la Jacques Tati. Aurait-il oublié de changer de tenue ? On dirait qu'il revient d'un weekend à la campagne.

Pataugas percées et mouillées aux pieds, il porte un grand **sac à dos** de marque Quechua, rempli de je ne sais quoi. Les lunettes remontées sur le front, il lit des bribes d'articles d'un journal chiffonné. Il ne porte aucune attention au public.

Après les habituels « le spectacle va commencer, veuillez éteindre votre portable »

Une actrice apparaît, en déséquilibre sur une planche qui semble flotter, tel le radeau de la **méduse**. Ce magnifique **vertugadin** la rend un peu raide dans ses mouvements. Elle n'en finit pas de se trémousser et de **tanguer**. Elle tient quelque chose dans une main qui ressemblerait à une **courgette** allongée ou peut être à une Calebasse, ma faible vue ne permet pas de trancher. Elle commence à lancer des **tartarinades** en direction de la salle, quand soudain, l'homme du strapontin se lève d'un bond et se dirige vers la scène, au secours de notre malheureuse actrice.

Quelle aventure rocambolesque !

Catherine

WEEK-END DISPERSION



Vent, grisaille tenaces alliés à l'indifférence familiale, je ne dois pas en faire un drame. Suis-je en train de lire un mauvais polar ?

Je vais reprendre mes **pataugas**, aller planter les **courgettes**, avec dans mon **sac à dos** un **strapontin** afin de prendre mes repas en plein air, bien installée. J'observerai les parades des oiseaux : cygnes, canards, oies offrant leur spectacle en plein érotisme.

Puisque le bateau familial va **tanguer** sur des eaux très agitées, il faudra se méfier des **méduses**, se créer une armature invisible mais efficace pour rétablir le dialogue même en employant des **tartarinades** exemptes de méchancetés, pleines d'humour, élégamment vêtue d'un **vertugadin**.

Emma





FAIRE PARLER UN OBJET

En Abyssinie



Je suis le bâton que tout le monde possède ici, en Abyssinie. Je suis très long, parfois surmonté d'une belle crosse en laiton ciselée pour les prêtres ou tout simplement fourchue pour le simple marcheur. J'ai plusieurs utilités : la première permet à mon maître de se reposer lors de ces messes à la liturgie interminable qui peut durer jusqu'à 3 bonnes heures. Il me met sous son aisselle et il s'appuie de tout son poids sur moi. Le second usage est tout simplement, lors de ses longues marches, quand il guide gentiment son troupeau en tapotant sur la croupe de l'animal et en criant, haï, haï, haï pour le faire avancer. Je sens le velouté et l'odeur de ces buffles, l'espace d'un instant. La troisième fonction est pour le bien-être de mon maître. Il me met en travers de ses épaules et repose ses bras tout au long de moi. J'aime mon maître, il prend soin de moi et moi de lui

Brigitte.

Le roi mage du bout du monde



Je suis en porcelaine de Limoges. J'ai été dessinée par Cartier. Je suis une panthère aux yeux d'émeraude, toute vêtue de diamants. Je pars demain pour Brunei où le sultan me découvrira dans sa galette.

Ce n'est pas parce qu'on est musulman qu'on n'aime pas la galette !

Martine



Fier comme un bâton

J'étais un magnifique bâton en noisetier, sculpté par les seules mains de mon maître.

Voici mon histoire : un pèlerin s'arrêtait de ci de là, sur ce chemin qui longeait la haie, il semblait réfléchir quand soudain, son regard contempla ma belle branche. Muni de son Opinel, il m'arracha à mon sort ordinaire. Nous allions nous installer tous les deux, à l'ombre et il commença son travail de sculpture.

Il m'a tout de suite pris dans sa main et voilà, j'étais adopté. Je l'accompagnais toute la journée, je l'aidais dans les côtes, les descentes. Sur la route nous étions bercés par les : clac, clac ...

Le soir venu, il me laissait à l'entrée d'une maison en compagnie d'une foule d'autres bâtons de toutes sortes : des longs, des courts, en fer, en bois, tordus, droits. Parfois nous manquions de place. Nous nous racontions notre journée et ses péripéties.

Il arrivait même que je passe la nuit, tout près de mon maître, à la tête de son lit. J'attendais son réveil avec impatience.

Je n'avais qu'une seule peur : être oublié et rester là.

Quel bonheur de cheminer à ses côtés de l'écouter parler et parfois chanter. Je ressentais une petite pointe de jalousie lorsqu'il discutait avec d'autres pèlerins et surtout avec les femmes.

Un beau jour, nous sommes arrivés dans une grande ville, puis devant une grande église, grouillante de monde et de bâtons. Une nouvelle fois, il m'a laissé près du portail d'entrée. J'ai attendu mais en vain. M'avait-il abandonné ?

Le lendemain matin, des hommes en jaune fluo sont passés par là. Ils m'ont embarqué sans aucun égard et jeté dans une benne verte.



Catherine



DOUDOU: BATON DE MARCHE

La pèlerine à qui j'appartiens m'idolâtre presque, en effet, je vais vous raconter comment cela est arrivé :

Ayant entrepris de randonner pendant une semaine de NAVARRENX jusqu'à SAINT JEAN PIED DE PORT, portion du chemin de Compostelle dans les Pyrénées, MAROUSKA utilisait deux bâtons de marche ; celui de gauche : Rourou et celui de droite : Doudou, jusque-là tout est normal.

Mais, voici qu'au départ de NAVARRENX au matin, à 8 heures, le vendredi 22 mai, jour de la Saint-Emile, en abordant une montée, Doudou (donc MOI) vint à se casser. Deux morceaux oh là là ... ! Aye, j'ai mal, vlan par terre !

Quel désarroi pour la marcheuse ! Elle me frotta délicatement, m'examina et puis tristounette, me mit au chaud sur le côté dans son sac à dos. Ainsi fragilisée elle parcourut 18 kms environ et arriva à son gîte en plein après-midi chez Bernadette. Celle-ci l'accueillit avec empressement, la rassura, lui présenta sa chambre. Tout est normal encore.

MAROUSKA se mit à l'aise, prit sa douche et retourna voir ses « soutiens » laissés bien gorgés de terre devant la porte de la maison à côté des souliers boueux eux aussi.

Elle entreprit de brosser ses chaussures puis me regarda avec tristesse et mélancolie. (Devrais-je le jeter ? pensa-t-elle) Puis elle s'installa sur la terrasse pour faire connaissance avec le chien Superzouzou, il était content d'avoir de la compagnie. Le mari de Bernadette était aussi arrivé et lui raconta qu'il était gaveur de canards...

MAROUSKA sortit ses cartes, pour vérifier son parcours du lendemain et s'apprêtait à retourner dans sa chambre se reposer quand, tout à coup, arrive un pèlerin. Avec spontanéité, il se présente à elle :

- Bonjour, je suis MARIO
- Bonjour, je suis MAROUSKA

Comme il est d'usage, il enlève ses chaussures de randonnée, pose ses bâtons de marche. Il remarque la paire de bâtons de MAROUSKA et s'écrie :

- Ah ! mais ce bâton est cassé ? cassé !
- Et oui, répond tristement MAROUSKA
- çà alors ! Monsieur ! Monsieur ! (il interpelle Louisou le mari de Bernadette)
- S'il vous plaît, auriez-vous du scotch de couleur noire ?

Bernadette répond depuis sa cuisine : « Loulou ! Vas voir ce que tu peux faire ? ». Il s'approche et répond :

- Oui, effectivement je dispose de rouleaux de scotch, il emmène des ficelles, du scotch blanc, noir etc.
- Eh bien donnez m'en un peu, s'il vous plaît !

Donc MARIO s'active à me réparer, réajuste les deux morceaux de ma personne, m'emmailote dans le ruban collant noir, me fait tourner plusieurs fois, avant de me bloquer définitivement. Pour vérifier la hauteur, il invite MAROUSKA à se mettre debout, en position de marche.

- MARIO Satisfait : « et Voilà ! » dit-il en me donnant à MAROUSKA
- Ah Merci, Merci !

Les yeux de MAROUSKA brillent de reconnaissance. En même temps, elle retrouve son sourire et moi, son Doudou réparé, elle m'ausculte, fort satisfaite de mon nouvel aspect, me caresse dans ses mains : VERT ET NOIR, PIMPANT. Elle me pose délicatement devant la porte à côté de Rourou, un peu surpris et jaloux.

Je suis renouveau et joie, j'ai fait renaître l'espérance, les pèlerins sont joyeux, leurs hôtes aussi, la soirée sera douce...

Emma





« Elle ferma la valise, sortit dans le couloir, descendit en courant devant l'hôtel, jeta la valise sur le siège arrière et s'assit au volant. »

Milan Kundera « L'immortalité »



Quatre à Quatre

Elle ferma les volets à la hâte, il valait mieux ne pas être vue dans cette maison et s'enfuir au plus vite. Elle monta les escaliers quatre à quatre, remplit sa valise avec quelques effets personnels éparpillés çà et là. La peur au ventre, elle descendit en courant, la valise à la main, à peine fermée.

Il fallait gagner du temps, sortir très vite. A droite, à gauche, non tout droit en longeant ce couloir interminable dont les pas résonnent impitoyablement.

Elle finit par dépasser l'hôtel de l'Avenue, sans cesser de se retourner et de se tordre les pieds avec ses escarpins trop hauts et trop grands. Elle courut jusqu'au parking où était garé son cabriolet rouge.

Vite ! Trouver la clé : dans le sac à main ? Dans la valise ? Impossible de savoir. Ouf ça y est.

Hors d'haleine, elle jeta la valise sur le siège arrière, s'assit au volant puis démarra en trombe, soulagée.



Catherine

La valise bleue



Elle ferma la valise bleue, bien pleine de souvenirs lointains, de vêtements, d'objets hétéroclites, sortit en mettant ses bottes fourrées dans le couloir, descendit en courant dans les escaliers devant l'hôtel, décoré de jonquilles, jeta la valise sur le siège arrière où se trouvaient déjà une couverture jaune, un manteau marron, des gants gris, une écharpe violette et s'assit au volant.

EMMA





La fin du poulailler



Pour rentrer dans l'hôtel, elle était passée par l'escalier de service. Qu'aurait-on pensé en la voyant avec son gros sac sur l'épaule ? Puis elle avait rejoint sa chambre sans rencontrer personne.

Mais que faire des bêtes ? Son humeur vengeresse ne lui donnait malgré tout pas la force de leur tordre le cou ni de les assommer à coups de talon.

Avisant sa valise presque vide, elle attrapa les poules l'une après l'autre, dans un nuage de plumes en leur serrant le gosier pour les empêcher de caqueter puis les jeta rapidement dans la valise, en la refermant d'un coup sec, clac ! entre chaque cot cot cot.



Elle ferma la valise en s'asseyant dessus car les volatiles se défendaient si farouchement qu'elle craignit que tout l'hôtel se réveillât. Comme on entendait encore leurs cris de détresse, malgré l'épaisseur du cuir, elle ouvrit tout doucement la porte de sa chambre, glissa la tête pour vérifier qu'il n'y avait personne, sortit à pas de loup dans le couloir la valise à la main. Bien qu'enfermées dans le noir et tassées entre les chaussettes et les petites culottes, elle entendait le piaillage étouffé des volailles et elle descendit l'escalier en courant. Mais je croyais que les oiseaux se taisaient dans le noir, encore une faribole, se dit-elle.

Voyant le groom qui l'observait avec curiosité, elle ralentit l'allure et se mit à marcher d'un pas plus tranquille vers le tourniquet en se demandant si les bestioles se tiendraient tranquilles jusqu'à ce qu'elle soit devant l'hôtel. Elle jeta alors la valise sur le siège arrière de la voiture et s'assit devant, hors d'haleine. La tête appuyée sur le volant, elle reprit son souffle et sourit. Elle avait réussi son coup : braquer la boucherie de son ex-amant qui l'avait trompée avec une pin-up des années 50 en bikini et répondant au standard 90-56-90. .. « Une poule », aurait dit sa grand-mère.



Martine